

La mécanique de l'horloger

Extrait "Le petit Journal", 18 février 1885 :

« Un crime commis dans des conditions tout à fait inédites vient d'être découvert dans la commune de Lorgues à quelques kilomètres de Toulon.

La victime, un dénommé Joseph Bernard, horloger de métier, a été découverte hier par sa femme qui rentrait d'une visite chez sa mère, avec leurs deux enfants.

Le corps a été retrouvé dans l'atelier d'horloger qui était aussi la maison familiale. Aucune trace de violence n'a pu être trouvée. Seule une goutte de sang, au pied de l'horloge à pendule de la boutique, éveilla la curiosité des enquêteurs. C'est à l'ouverture du meuble à horloge, au-dessus du pendule que l'horreur se révéla. Le cœur tiède de M. Bernard s'y trouvait, se vidant dans les rouages que la coagulation avait figés. L'autopsie a confirmé ce que les esprits les plus pervers avait peut-être déjà anticipé. La cage thoracique de M. Bernard contenait en son sein, à la place du cœur, une pièce d'horloge qui n'a pas été clairement identifiée.

A cette heure, aucune piste n'a été retenue. »

Petite, je connaissais l'article par cœur. Ma mère, la fameuse Mme Bernard, l'avait gardé sans jamais pouvoir le relire. La nouvelle était assez insolite pour paraître en une, accompagnée d'une lithographie, si sanglante qu'elle saturait d'encre le papier. Rubrique "Faits Divers". Pour cause !.. ce fait avait l'apparat des meilleurs faits : suffisamment cruel pour choquer et assez mystérieux pour accepter toutes les interprétations. Je l'avoue, s'agissant de mon père, j'avais du mal avec l'aspect insolite. Je hais ce mot, "insolite"... le prononcer c'est accuser. Un moyen supplémentaire d'établir la norme, en explicitant ce qui ne l'est pas.

La norme, ma famille y était complètement. Deux parents, deux enfants. Puis mon père en moins. Je ne connaissais que peu de choses de ma famille. J'avais cinq ans quand mon père est mort. J'eus peu de tristesse et aucun souvenir. Mon frère, de cinq ans mon aîné, fut davantage marqué. Il ne s'en remit jamais vraiment. Il était trop grand pour oublier. Il se donnait pour mission, pendant notre enfance, de le faire vivre pour moi. Il connaissait son atelier d'horlogerie sur le bout des doigts. Il en connaissait tous les tiroirs, tous les outils, tous les rouages. Tout ce que notre père lui avait présenté, même une fois, il le récitait. Il marchait droitement dans les pas du patriarche et moi, j'évitais consciencieusement ceux de notre mère. Elle aimait son rôle de mère, souveraine sur son domicile. Je le haïssais. Mon frère s'inclinait et j'éruçtais. J'ai beaucoup de souvenirs d'affrontements avec elle, des confrontations qui m'ont construites, une éducation dialectique. Mon enfance fut constituée des plans que ma mère projetait durement sur moi et qui se matérialisaient souvent en une paume projetée sur mes joues réticentes. Le renversement se fit un jour lorsque ma mère brandit son ultime argument, celui aux cinq phalanges, qui s'abattit maladroitement sur ma pommette en lui tordant l'auriculaire. La vue de l'autorité ridiculisée par son propre chef surpassa la douleur et entraîna chez moi un rire que je ne pus contenir. Je tentai en vain de coincer mon sourire en serrant mes joues contractées entre mes molaires. Mais le rire reprenait sans cesse l'ascendant sur la crainte de la colère maternelle. Je fus contente que mon père et sa main d'artisan ne soient plus de ce monde. Par chance, elle prit un recul sur la situation et se mit à rire avec moi. De là nous fûmes à égalité, sa colère contre la mienne, mes projets contre les siens, ses modèles contre les miens.

Son modèle de la femme universelle, je l'avais en horreur.

Je profitai d'une éducation bourgeoise grâce à un proche de ma mère qui avait un fils du même âge. J'eus donc les mêmes enseignements. Dans cette maison, je restais éternellement figée devant la bibliothèque. Elle m'impressionnait, immense dans ce salon déjà très grand. Tout ce travail lentement construit. Il me semblait que ces livres participaient d'un bloc aux recueils de tout le savoir humain.. elle comportait moins d'une centaine d'ouvrages. Du reste, j'étais dans les rues de Lorgues. J'aimais beaucoup parler aux inconnus, les sortir de leur performance de passant pour y trouver l'individu. À force de discussion il me semblait parfois que la variété des individus était moins importante que celle des passants. J'y voyais la résurgence d'une forme de nature humaine.

Je me mis à étudier la mathématique. J'en fis même mon métier en étudiant la dynamique : le mouvement. Il me semble que c'est un phénomène plus complexe qu'il en a l'air. Encore aujourd'hui, je crois ne pas en avoir saisi pleinement l'essence. Je me spécialisai sur ce sujet quand je vis pour la première fois un double pendule. L'objet, en apparence simple – un balancier à l'extrémité duquel était fixé un deuxième balancier – se révélait d'une extrême complexité à prédire. Alors qu'un balancier simple se contentait d'osciller docilement de droite à gauche avec une parfaite régularité, le double pendule s'acharnait à ne jamais répéter le même mouvement. Aucune prédiction n'était possible, il était libre et cela me plaisait.

Pour mon frère et ma mère, ce fut plus simple. L'un devait être horloger, l'autre était ma mère. Mon frère ne semblait jamais très sûr de ce qu'il voulait, il se contentait de rester loin de ce qu'il ne voulait pas. Et ma mère ne quittait son rôle de mère qu'à une seule occasion : pour endosser celui de femme, Mme Bernard, lorsqu'elle parlait de mon père, M. Bernard. Elle nous racontait que mon père avait quitté les exténuantes usines horlogères des Alpes sur ses conseils, qu'elle s'arrangea pour nous éloigner du désordre Lyonnais dans lequel il voulait nous entraîner. Puis, dans un regain de féminité, se recoiffait délicatement en expliquant le succès de la boutique horlogère lorguaise. Et dans un soupir empli de fierté pour son défunt mari, elle évoquait les journées de travail sans fin qu'il s'infligeait grâce à elle.

Je quittai le foyer familial dès que je pus, pour continuer mes études dans la capitale et ce n'est qu'à la mort de ma mère que je revins à Lorgues. C'était en 1908, d'une sclérose du cœur, comme le docteur Pascal. J'eus du chagrin. Je compris que je l'aimais. Nous échangeions régulièrement par lettre avec mon frère. Des lettres factuelles, familières mais peu chaleureuses. Il habitait avec maman dans la boutique dont il était désormais l'horloger. Je le trouvai fatigué à mon retour. À la suite des funérailles, nous allâmes ensemble dans la chambre de maman. Nous fûmes aspirés, le nez dans ses affaires à ne pas pouvoir nous en défaire. Les tricots en cours avec les aiguilles encore prises à l'intérieur. Les chemisiers qui gardaient encore précieusement son odeur. Toutes ces petites choses qu'on voyait tous les jours mais qui là, prenaient une saveur qui m'attirait et que je me refusai à épouser totalement. C'est bien l'attribut de la nostalgie que de se montrer consolatrice avant de se muer en mélancolie.

Nous trouvâmes aussi des cahiers qu'elle avait gardés depuis son enfance. On devinait les périodes de sa vie en fonction de l'allure de l'écriture, avec une convergence belle et fatale entre la graphie balbutiante de l'écolière et celle tremblotante de la vieillesse. Je ne lus aucun des cahiers, je les regardais comme des dessins et les trouvai jolies. Dans une boîte, nous trouvâmes des articles de journaux qui traitaient de près ou de loin, voire de très loin, de la famille proche ou éloignée, voire très éloignée. Nous feuilletâmes ces coupures pour voir quelles nouvelles avait bien pu être si précieusement conservées. Nous reconnûmes des cousins dont on félicitait l'organisation d'une course cycliste. Le reste nous était parfaitement étranger. Il y avait aussi le menu du mariage de nos parents, qui équivalait à une semaine où l'on aurait mangé, et bu, comme sept dimanches mais en un repas. Cela nous amusa mon frère et moi. Nous découvrîmes alors un écrin, derrière tous ces journaux, qui attendait impatient de s'ouvrir. Son intérieur laissait apercevoir l'éclat argenté d'une montre à gousset. Mon frère se pencha rapidement dessus pour s'en saisir. L'affaire était très clairement de son ressort. En matière de jugement horloger il avait implicitement, sous ce toit, un monopole total et qui n'appréciait aucune concurrence.

Mon frère disparut dans l'atelier qui jouxtait la chambre. En revint alors l'horloger, loupe en monocle sur l'œil droit, la sacoche d'outils sous le bras, il saisit la montre de sa main gantée. J'eus la certitude qu'il ressemblait à mon père. Nous passâmes dans l'atelier pour profiter de la lumière de la vitrine. La pièce était toute lumineuse, excepté à l'endroit de l'ombre sanglante de l'horloge qui accueillit le cœur paternel. Mon frère l'avait réparée.

La montre était gravée de formes géométriques, des polygones qui formaient un pavage sur tout le boîtier en argent. Un pavage qui ne se répétait jamais et ne laissait voir aucune symétrie. Et pourtant le tout était harmonieux et donnait une impression de mouvement perpétuel.

Je m'assis sur la chaise haute qui était sous le comptoir de la boutique et regardais dans un silence

hypnotique, douchée de la lumière chaleureuse qui rentrait de la vitrine et se reflétait sur l'ensemble des cadrans du présentoir. Mon frère se mit à me décrire minutieusement la montre qu'il manipulait avec agilité. J'eus comme un frisson. De ceux que j'expérimente quand mon attention est toute entière concentrée en un point. Qu'est-ce qui pouvait bien m'intéresser dans ces explications horlogères ? Était-ce la satisfaction donner par la mise en mot du réel ? La satisfaction de découvrir que la voie de la description était pavée de mots prêt à l'usage, de voir que l'apparent désordre du réel, par pudeur, s'était revêtu d'une organisation univoque. Ou était-ce cette pleine sensation de cohérence qu'un horloger, en habit d'horloger, parle d'horlogerie, entouré de pièce horlogère ?

Je me contentais d'écouter et de regarder, toute languie dans cet état semi-léthargique qui m'était très agréable. Puis un client entra dans la boutique, empressé, l'air insatisfait. Il menaça mon frère de lui faire mauvaise réputation s'il ne se dépêchait pas à la tâche qu'il lui avait confiée. Mon frère s'écrasa en s'excusant puis le client repartit en claquant la porte. Mon frère m'expliqua que je pouvais loger chez notre cousin mais que lui devait se remettre à travailler car ces funérailles lui avait fait prendre « un retard monstre ». Il continua en m'expliquant que le temps est devenu nécessaire aux gens qui ne peuvent plus se contenter de l'approximation des clochers, que le monde s'accélère et qu'il ne peut refuser ces demandes sans quoi il ne remplirait pas son devoir. J'insistai pour rester dormir dans la chambre de maman et promis de ne pas déranger. Il accepta et se remit au travail alors qu'il avait encore le regard du deuil. Ce rythme durait depuis mon départ, était-ce cela sa vie ?

J'étais partie me coucher quand il s'effondra soudainement. Je courus vers lui. Son état d'inconscience faisait ressortir tous les signes de fatigues que le mouvement de son corps m'avait jusqu'alors cachés. Sa maigreur. Ses cernes. Son teint. Je m'approchais et j'eus comme une impression. Un bruit. Une vibration. Je collai mon oreille contre son torse. Il respirait. C'était un cliquetis claquant dans sa cage thoracique haletante. Un tic-tac.

Là, il reprit brusquement connaissance, me fit comprendre d'aller remonter la pendule parricide. Pris dans l'élan de mon secours, je m'interrogeais en exécutant sur le champ. Je remontais la pendule sans regarder le mécanisme. Puis par curiosité et non sans réticence j'ouvris le meuble. Je chutais devant l'effroyable scène. C'était vivant, de la chair emplissait l'intérieur. J'ai le souvenir de la chaleur qui émanait de cette carcasse entrouverte. Des mécanismes amalgamés dans l'humeur sanguinolente. Et au centre, un cœur palpitant, battant la seconde. Je regardais mon frère et y vis mon père. Il était faible mais son regard me suffit. Je fermis l'étrange abdomen et vins vers lui. Je le pris dans mes bras. Le remontage de la pendule l'avait soulagé. Du moins c'est ce que je concluais sans rigueur. Quels liens les reliaient ?

Ce soir-là nous dormîmes ensemble. Nous discutâmes longuement. Je profitais de ce temps particulier, pour vraiment le connaître. D'avoir vu ces mécanismes me le rendait étonnement plus humains. Il me parlait de maman, des contraintes qu'il s'était imposées pour contrebalancer les libertés que je prenais. Maman n'aurait pas supporté de voir partir ses deux enfants après notre père. Il me semblait que c'était un sacrifice évitable mais je me gardai bien de le dire et fus simplement désolée de l'apprendre. Puis il me demanda comment je me sentais. Je lui parlai de mes recherches, de mes lectures. Il fut très intéressé par mon double-pendule, lui qui en côtoyait des simples toute la journée. Je lui répondis gaiement, ce sujet me passionne. Il me fit remarquer que je ne parlais que de mes études et j'évitai en lui demandant comment était sa vie depuis mon départ. Il me dit que les secondes battues ressemblent à celles qui vont l'être. Je baissai les yeux vers sa poitrine qui cliquetait et les remontai avant qu'il ne s'en aperçu. Nous cessâmes de parler et dormîmes côte à côte sans évoquer son cœur mécanique ni sa pendule organique.

Au matin je me réveillai seule dans le lit. Seule dans la boutique. Seule dans la maison. Quelques outils traînaient au pied de cette étrange pendule. Ils n'étaient pas là hier, pensai-je. Intriguées, je me bouchai le nez, plissai les yeux et ouvris le corps du meuble. C'était un double-pendule ! Il virevoltait dans cette boîte de chaire ! Il oscillait de droite à gauche puis se figeait en tourbillonnant avant de partir plus haut, de s'immobiliser et de repartir à nouveau. Point de monotonie, le cœur de mon frère devait danser. Cette horloge de malheur ne lui dicterait plus qu'un temps qui ne pourrait jamais servir de référence, un temps

imprécis, un temps aléatoire, un temps détraqué... un temps subjectif. Libre, comme mon pendule.

Je ne revis plus mon frère.

Des années passèrent et ma mémoire brouillait cet épisode dont j'avais fini par douter. Jusqu'à ce jour en lisant ce poème :

N'avoir aucun besoin de baiser sur les lèvres,
Et, loin des songes vains, loin des soucis cuisants,
Posséder pour tout cœur un viscère sans fièvres,
Un coucou régulier et garanti dix ans !

Oh ! les gens bienheureux !... Tout à coup, dans l'espace,

Si haut qu'il semble aller lentement, un grand vol
En forme de triangle arrive, plane et passe.
Où vont-ils ? Qui sont-ils ? Comme ils sont loin du sol !

Regardez-les passer ! Eux, ce sont les sauvages.
Ils vont où leur désir le veut, par-dessus monts,
Et bois, et mers, et vents, et loin des esclavages.
L'air qu'ils boivent ferait éclater vos poumons.

Mon frère était des leurs, un émancipé. Il les avait rejoint... en oiseau de passage.